

Noëlle, princesse altière qui se prête pour aussitôt se reprendre, à Josette, l'initiatrice sensuelle et espiègle qui le délivrera enfin d'une vertu incongrue, cependant que carillonnent les cloches de Paris libéré, Lucien Lechade descend les cercles d'un *inferno* dont sa vision du monde restera à jamais marquée. La déchirure d'aimer laissera pour toujours sa trace indélébile.

François Nourissier pose un regard émerveillé et expert sur les premières joutes amoureuses, il décrit avec une précision poignante les premiers baisers, les retraites et les assauts du désir, le froissement du linge, les crispations du plaisir, avant de nous introduire comme Lucien Lechade au seuil de l'âge d'homme, partagé entre le sentiment de l'irréversible et la grâce de l'adolescence perdue, irremplaçable.

ALAIN CLERVAL

DANIEL DEPLAND

La Mouche verte
(Gallimard).

« Je ne suis pas de celles qui vivent une loupe à la main », écrit quelque part la narratrice, Berthe Caramel, qui officie derrière le comptoir du café qu'elle tient avec Roger, son mari. Du poste d'observation privilégié que constitue l'abreuvoir public, c'est plutôt un télescope qu'elle braque sur le monde qui l'entoure, ce microcosme en forme de bouillon de culture. Cent soixante-dix pages, sans alinéas, de monologue ininterrompu, la matière de dix ou vingt nouvelles refermées sur elles-mêmes, c'est à un univers romanesque authentique que fait référence *La Mouche verte* dans ses tableaux peints au vitriol — ou au vinaigre. En deçà du discours qui prête à leurs aventures une couleur épique (l'épopée du ragot), Marcel, la veuve Pétarou et Coryza existent-ils vraiment? Rien, peut-être, dans leur manège quotidien, qui vaille la peine d'être retenu, rien d'autre qu'une trame à laquelle la mère Caramel ajoute les fils de sa curiosité, de sa jalousie, de sa haine ou de sa peur. La vitalité singulière de chacun naît du seul regard de la narratrice et de sa rage moralisatrice. Lorsqu'il s'agit de lancer dans ses propos ceux qui viennent boire chez elle, un rien suffit, un regard, un geste. Une passion haineuse les prend en charge et les fait entrer dans l'univers du sexe qui manifestement obsède jusqu'à l'égarément cette chaisière de bistrot aux

yeux de qui la société ne comprend guère que des femmes-suceuses et des hommes-queutards.

Pour fustiger cette grande java érotique, Berthe Caramel possède un vocabulaire inépuisable qui mêle l'ordure à la familiarité et se satisfait du mutisme du mari que la tenancière reconnaît mieux embouché et auquel elle emprunte volontiers quelques mots châtiés et rares, mais abstraits, lesquels font ressortir la savoureuse exubérance de son soliloque. Car en clamant sa morale, en brandissant ses foudres sur la tête des fornicateurs, c'est contre sa propre sagesse que la vieille chipie vitupère. Les turpitudes des autres l'inspirent, elles la vengent de sa fidélité conjugale, de la couardise superstitieuse qui lui fait garder un flacon d'eau de Lourdes pour déjouer les sorts de la Roucoulou. S'ériger en censeur et parler haut, c'est pour la Caramel une manière de vivre par procuration les plaisirs qu'elle s'est refusés. On dirait presque qu'elle en rajoute si l'on ne voyait qu'elle parle souvent en notre nom à tous : ses redomontades verbales expriment le bon sens (*sic*) des usagers du Café du Commerce persuadés qu'il existe une conspiration universelle régie par le « grand manitou des affaires secrètes ».

Puis il arrive que la punaise soit écrasée par ceux qu'elle n'a cessé de cafarder. En la quittant, son mari coupe le souffle de la détestable mouche verte. La regretteront les lecteurs de Daniel Depland dont le beau talent de conteur s'affirme dans ce livre plein de verve et de verdure.

GUY ROHOU

CARNET DE LECTURES

PIERRE MINET

La Défaite

(éd. Jacques Antoine, Bruxelles).

Il faut lire ou relire *La Défaite*, dont l'auteur, après un long silence, nous donne une nouvelle édition. Et l'auteur sans doute a changé (il le déclare); mais son œuvre, document sur une époque et confession d'un enfant du siècle, n'a point vieilli.

Sincère jusque dans la parade, provocante, cynique, rageuse, sentimentale, désabusée, puérile à l'occasion : quand Pierre Minet l'écrit, il a trente-six ans. « J'intitulerai ça *La Défaite*... Je suis un

vaincu. Pire encore un déserteur. » Pourquoi? C'est que ses meilleurs amis, ses dieux rémois, ses « Phrères », les Simplistes du « Grand Jeu » : Gilbert Lecomte et Daumal les premiers — sont morts. Et qu'est-il devenu lui-même? Qu'est devenu le vagabond, le révolté, le voyou, le voyant, le petit Rimbaud des nuits illuminées et des boîtes tapageuses, la jolie frimousse qui monnaye (et mesure) ses séductions dans le lit de quelque fastueux amateur? Il lui a suffi d'une rencontre — celle d'une femme, et qui n'est plus jeune — pour renier son adolescence et sa révolte. « Elle m'a tout donné et elle m'a tout pris. Elle m'a fait et elle m'a défait. » Elle lui ouvre « les portes de la réalité »; elle lui dit : « Laissez là vos chimères. Saisissez la vie à pleines mains. » Elle est sa « Muse » et son « gardien de prison ». Elle le nourrit de son argent, de son corps et de sa foi. Là-dessus vient une longue maladie, « qui achève l'œuvre commencée par l'amour ». Voilà comment un poète retombe au simple rang d'homme...

Mais l'homme est malheureux et n'a pas oublié le poète. De là, cet hymne à ce qui fut, cette amère délectation, ces coups de gueule, ces ricanements, ces bravades, ce douloureux humour, cette danse des morts, mais enfin, et jusque dans les règlements de compte, cette fidélité par le souvenir.

CLAUDIE HUNZINGER

Bambois, la vie verte

(Stock 2, collection « Vivre »).

Mélu (vingt-quatre ans) et son ami Pagel (vingt-cinq), parcourant les Vosges, y découvrent une mesure, l'achètent, s'y installent, empruntent, se font bergers et se marient. Deux ans plus tard, les voilà dans une ferme plus grande. Et le troupeau se reproduit; le jeune ménage à son tour; c'est merveilleux. Là-dessus on s'avise que les brebis ont de la laine, que la laine peut être tissée, qu'on peut fabriquer des couleurs et la teindre, qu'on peut l'exposer et la vendre sous forme de tapis, de couvertures ou de coussins.

C'est le récit de Mélu : travaux, saisons, bêtes et récoltes, vivante nature, vivant amour. Belle histoire, et comme la conteuse sait conter! Elle raconte comme elle vit; c'est un bain de fraîcheur et d'enjouement, ou c'est une danse à pas légers, à cœur ouvert. De loin en loin un peu précieuse (nous avons fait des études), mais comme en jouant et toujours spontanée; donc elle dira : « Ici, la nuit est familière. Lorsque j'ouvre la porte, à 10 heures du soir,

ce n'est pas pour sortir dans la nuit, mais pour entrer chez elle. » Que voulez-vous? C'est l'une de ses façons d'être simple, d'être jeune, aimante et libre dans l'accord des choses. — Quant à Pagel, s'il parle peu, il lui suffit d'écouter Mélu, dont il sait bien qu'elle est la source et le chant.

*

GARDE

Mes années avec Soutine

(Denoël, collection des « Lettres nouvelles »).

Nous avons peu de témoignages sur Soutine. Accueillons celui de Gerda Michaëlis, l'Allemande qui, de 1937 à l'Occupation, a vécu trois ans avec le peintre, qui l'a soigné, qui fut, comme il l'appelaient, sa « Garde », et qui veut rester la Garde d'un souvenir. Donc elle se remémore et, comme elle a peu de confiance dans ses dons d'écrivain, c'est un ami, M. Jacques Suffel, qui rapporte le récit de la conteuse; mais c'est bien Garde que l'on entend.

Simple, modeste, humble : n'attendez pas d'elle des révélations. Elle fut la compagne de Soutine, sans doute; on le lui a présenté comme un grand peintre, ce qu'elle admit aussitôt (à quoi bon des preuves? Ce n'est pas son affaire), et, de toute leur liaison, par foi et par décence, il n'est de ce peintre aucune œuvre qu'elle se soit permis de regarder.

Du moins l'aimait-il? A sa façon; il lui a dit un jour, après avoir contemplé ce corps de femme : « Tu es belle, tu ressembles à un Modigliani », ce qui lui a paru flatteur, « tout de même ».

Quoi! Quelques anecdotes, pas plus? Beaucoup plus. Elle nous fait sentir la présence du peintre, ce qu'il a de gauche et de farouche, ses égarements et ses furieuses obsessions. Elle ne l'a pas trahi.

*

Almanach de Brioude

(1973).

Organe de la Société d'études archéologiques, historiques et littéraires de la région de Brioude, cet *Almanach* en est à sa cinquante-troisième année. Je ne connais point de cahiers régionaux qui soient mieux documentés et plus dignes d'intérêt. On y découvre cette année quatre chansons amoureuses de Na Castellosa, qui fut au XIII^e siècle une dame-troubadour de grand renom, et que l'on peut situer pour l'inspiration entre la comtesse de Die et Pernelle du Guillet :